

La violence adolescente Ses racines et sa gestion

Aldo Naouri
Paris

Communication du 9 juin 2007
au congrès Gynovations :
Monaco du 6 au 9 juin 2007

Bonjour,

L'adolescence : en voilà un sujet porteur !

Et la violence ? Un autre !

Conjoindre les deux, c'est s'assurer une certain succès.

Même s'il ne s'agit que d'une table ronde et qu'elle semble devoir se restreindre à la seule adolescente.

Pour ma part, j'ai choisi de lancer le sujet, en interrogeant au plus près la définition des mots dont nous usons.

Et en commençant, pour ce faire, par l'évocation de deux cas cliniques.

Sonia:

Sonia d'abord.

C'est une fillette ronde de partout. J'ai bien dit une fillette.

Ses seins se sont mis à pousser à 6 ans 8 mois, à peine quelques semaines avant que sa pilosité pubienne soit devenue touffue. Elle a été réglée à 7 ans 4 mois.

L'exploration de son tableau clinique n'a pas révélé de processus tumoral.

Sonia dépasse certes ses camarades de sa classe de CE2 de plus d'une tête; mais, comme eux, elle joue à cache-cache, à l'élastique et à la poupée.

Elle se singularise néanmoins une fois par mois, quand elle demande à sa mère: "dis, est-ce que tu vas me mettre des couches comme ça encore longtemps?"

A l'autre extrême, je citerai le cas de

Brigitte:

Elle est connue depuis de nombreuses années dans les milieux de la GRS (entendez : Gymnastique Rythmique au Sol).

C'est une de ces jeunes filles qui a l'habitude du public devant lequel elle se produit. Une de ces jeunes filles menues et gracieuses, d'une souplesse de liane, qui fait ce qu'elle veut avec un corps d'une légèreté aérienne.

Et pour cause! Brigitte mesure 1m 46 pour 34 kilos.

A 16 ans elle est en seconde.

Impubère, évidemment.

Je la vois régulièrement depuis de nombreuses années parce que je la désensibilise pour une allergie pollinique. Nous avons souvent parlé de sa puberté et nous avons sacrifié au protocole d'explorations prévu en la matière. Ça ne l'a jamais beaucoup inquiétée et elle a toujours trouvé le fait plutôt commode.

Un jour elle arrive plus gaie que d'habitude et me dit immédiatement: "ça y est elles sont venues" – elle avait 16 ans 10 mois – et elle enchaîne immédiatement: " vous allez me donner la pilule!"

Je lui dis ma réserve à intervenir immédiatement dans des processus hormonaux d'une si grande délicatesse.

Je lui demande les raisons de sa hâte. Elle me les dit.

Depuis l'âge de 14 ans elle a un ami. C'est un camarade de classe. Ils s'entendent bien. Ils partagent les mêmes goûts. Ils ont les mêmes projets. Ils vont rentrer, dès l'année suivante, dans une école de techniciens de laboratoire. Leur diplôme en poche ils sont assurés d'être engagés par l'oncle du garçon dans une ville bretonne. Ils pourront alors s'adonner à leur passion de la voile et avoir les trois enfants qu'ils ont programmés.

La survenue des règles allait poser à nos jeunes tourtereaux un problème de contraception qu'ils n'avaient pas eu jusque-là.

Bien que Sonia comme Brigitte répondent l'une et l'autre à notre définition médicale de l'adolescence, je prétends qu'elles ne sont pas des adolescentes.

Il manque à chacune des deux le pan comportemental qui permet de leur accoler l'étiquette convenue.

Sonia est, et restera certainement encore longtemps, une petite fille.

Quant à Brigitte, elle a déjà en tout point un comportement adulte.

Vous pourriez me dire que notre définition médicale a prévu leurs cas respectifs sur la courbe de Gauss, faisant de la première une « puberté précoce » et de la seconde une « puberté retardée ».

J'en conviens. Et mon intention n'est pas de remettre en cause une définition qui a fait ses preuves et qui a servi depuis l'aube des temps à marquer de façon précise la phase de passage entre l'enfance et l'âge adulte.

Ce que je veux signaler, c'est qu'il manque à Sonia comme à Brigitte, une dimension impossible à occulter aujourd'hui et qui se surajoute aux phénomènes physiques qui caractérisent l'adolescence, à un point tel qu'elle occupe souvent le tout premier plan.

Il manque les portes qui claquent, l'activisme brouillon, l'imprévisibilité des comportements, l'inconstance des conduites, les éclats de voix, la larme facile, la bouderie obstinée alternant avec des propos quérulents quand ce n'est pas la tonalité paranoïaque de certains propos.

Il manque ce qui fait désormais de l'adolescence un véritable monde à part :

- rétif à la raison,
- renfermé sur lui-même,
- ne tolérant que ses semblables
- et si bien caractérisé dans ses conduites
 - o qu'il se déclare incompris,
 - o qu'il récuse, en bien des domaines, la compétence ou les positions des adultes. Au point d'être, par exemple, facilement mobilisable et de faire même faire parfois plier le politique, lequel le prend au sérieux. parce
 - qu'il sait tout sur tout mieux que personne,
 - que les parents ne savent plus comment le prendre,
 - que le corps enseignant a souvent du mal à le gérer

- qu'il a conduit à la création, aussi bien sur le plan physique que psychologique, de filières de soins qui lui sont spécifiques – les services de médecine adolescente et les maisons d'adolescents se multiplient.

Toutes choses qui ont amené le marketing, qui a su admirablement cerner ses contours et les flatter, à le constituer en un marché particulièrement juteux.

Qu'ai-je fait en dressant le catalogue des caractéristiques que nous rencontrons autour de nous ou dans nos consultations ?

J'ai mis en mots les effets de la violence qui échoit **physiologiquement** à l'adolescent, qui habite longtemps l'adolescent et qui, plus souvent qu'il ne le voudrait, le submerge et l'asservit.

Mais à dire les choses ainsi, je ne voudrais pas qu'on se méprenne.

La violence n'est pas en effet ce que l'on croit.

La violence n'est pas un processus gratuit, fortuit, évitable, inutile ou nuisible.

La violence est **indispensable**.

Elle a une fonction précise : elle est d'abord et avant tout un processus de défense.

Même si elle en fait le lit, elle ne doit en aucun cas être confondue avec l'agressivité.

L'agressivité, particulièrement préoccupante aujourd'hui dans certaines populations adolescentes, est un processus d'attaque aux paramètres complexes.

Le mot *violence* dérive du latin *vis* (force) auquel est apparenté le terme *vir* (le mâle humain, réputé se distinguer de sa compagne par une plus grande force).

La violence, surtout telle qu'on la perçoit aujourd'hui, est donc avant tout l'expression brute et brouillonne de la force nouvelle qu'acquièrent l'adolescente comme l'adolescent, sous l'effet **particulièrement dopant** des stéroïdes sexuels.

J'ai dit que la violence avait une fonction.

À quoi sert-elle ?

Elle sert à doter le corps qui croît et qui se transforme, d'une force nouvelle et qui lui soit correctement adaptée.

Il suffit pour s'en convaincre de réfléchir à l'adolescence de nos ancêtres hominiens. Nos adolescents d'aujourd'hui n'en diffèrent pas tant que ça.

Or, sous l'effet de la poussée hormonale, les ados de l'aube de l'humanité cherchaient à satisfaire immédiatement leur pulsion sexuelle. Comme ils devaient le faire dans un contexte environnemental moins favorable que celui qui s'offre aux nôtres, la nature prévoyante les aura pourvus, plus les mâles que les femelles, de membres inférieurs démesurés par rapport à leur tronc – sans doute pour leur permettre de courir vite et d'échapper aux dangers qui les guettent dans leur quête de l'objet sexuel. Ce sont des mécanismes identiques qui auront doté de surcroît les adolescentes de cette obésité péripubérale destinée à leur permettre, même en cas de disette, de mener à bien une éventuelle grossesse.

Comment imaginer qu'un processus adaptatif aussi parfait aurait pu s'accommoder de la

faiblesse de l'enfance ?

La violence, cette force nouvelle, est donc mise au service de l'évolution de l'anatomie et doit se comprendre comme indispensable, dans sa finalité ultime et immédiate, à la mise en œuvre la plus précoce possible de l'instinct de reproduction.

Couvés, pourvus, gâtés, protégés, et encadrés, nos adolescents vivent la force nouvelle qui les gagnent sur un mode à tout le moins étonné.

Sur fond de l'état d'enfance auquel ils s'étaient habitués et dans lequel ils ont longtemps cru pouvoir se tenir à jamais, ils ne trouvent pas de mots pour circonvenir et maîtriser les perceptions nouvelles que leur adresse leurs corps.

Les changements de caractéristiques du corps rendent en effet souvent ce corps étranger, un peu effrayant et donc refusé.

Si les règles finissent généralement par être acceptées par l'adolescente, il n'en va pas aussi facilement des seins qui poussent et du soutien-gorge qu'il faudra se résoudre à porter. Quand l'acné, la peau et la chevelure grasses s'en mêlent, c'est tout soi-même qui se trouve à devoir être plaint !

Ce sont alors les comportements brouillons ou maladroits, les éclats de la voix qui mue, l'activisme et la réactivité qui déclinent toutes les nuances de l'impulsivité et de la susceptibilité à fleur de peau. Il faudra pas mal de temps et un lent processus d'adaptation pour parvenir à une attitude plus sereine. Quant à la fameuse obésité péripubérale physiologique que l'évolution n'a pas jugé nécessaire de corriger, elle augure l'effroi désespéré suscité par la dictature de la taille 38 !

L'intervention de l'environnement n'est évidemment pas neutre dans l'allure que prendra le processus.

Et combien souvent les mères d'aujourd'hui, au lieu de s'offrir comme modèle identificatoire serein à leurs adolescentes, revivent en totale sympathie la torture qu'elles ont elles-mêmes éprouvée à cet âge.

La communication qui s'établit ainsi n'est, bien entendu, pas exempte d'une angoisse portée par différentes questions :

- la chrysalide qui éclôt à sa propre dimension tiendra-t-elle la promesse attendue d'elle ?
- aura-t-on eu raison de se projeter en elle et d'en espérer une reproduction au moins à l'identique, sinon en progrès ?
- une fille n'est-elle pas là, pour sa mère, pour lui signifier qu'elle la prolongera fidèlement par delà la mort ?

Si rien n'est fait pour permettre à l'adolescence de s'accommoder de la force nouvelle qui éclôt en elle et de l'appivoiser, cette force viendra nourrir communément une agressivité à expressivité et à direction l'une et l'autre variables.

Pour ce qu'il en est de l'expressivité, elle va, comme je l'ai dit plus haut dans mon catalogue, dans les cas les plus légers de la bouderie aux claquements de porte en passant par les tics de langage.

Elle peut être aussi retournée contre l'adolescente elle-même, générant l'échec scolaire,

le blues, la dépression, l'addiction aux drogues plus ou moins dures, l'anorexie mentale quand ce n'est pas le suicide.

Mais elle peut aller jusqu'aux troubles des conduites sociales, visant alors un environnement perçu comme hostile, générant tout aussi bien son rejet que la paranoïa ou une agressivité tout azimut.

Je n'irai cependant pas au delà de cette simple énumération, car je ne veux pas empiéter sur l'exposé qui suivra le mien.

Reste que si je fais de la violence un processus physiologique fonctionnel et adaptatif qui a existé de tout temps, une autre question émerge : pourquoi donc retient-elle plus l'attention aujourd'hui ?

Que s'est-il passé pour qu'on ait été amené à focaliser à ce point sur elle ?

À cette question je propose trois réponses :

- 1/ L'adolescence dure désormais infiniment plus longtemps qu'auparavant : en un siècle, la maturité sexuelle s'est trouvée avancée de 5 à 7 ans, alors que l'autonomie sociale s'est trouvée retardée de plus de 10 ans ! Ce qui était, il y a un siècle, un simple fossé à franchir d'un pas décidé est devenu un gouffre dont on craint ne plus jamais pouvoir sortir.
- 2/ Comme je l'ai dit, nos sociétés ont un intérêt économique à flatter la population adolescente. Ce à quoi s'emploient d'ailleurs nos media qui présentent désormais la rubrique des « chiens écrasés », et qui ne se font pas faute de donner une large place au moindre événement.
- 3/ Il faut relever, enfin, et surtout, que les comportements parentaux dans la petite enfance n'ont pas mis en place les mécanismes de régulation et d'adaptation qui intervenaient de tout temps dans la régulation et la métabolisation de l'irruption de la violence. Or, ce qui n'a pas été géré et réglé dans la petite enfance, revient en force à l'adolescence. Les rites de passage que les sociétés avaient mises en place pour canaliser et amadouer la violence adolescente ont disparu ! Cette violence se trouve du coup vécue à l'état brut, faisant, comme je l'ai dit, le lit de la préoccupante agressivité. L'agressivité donne lieu à des campagnes de presse et à des analyses en termes socio-politiques, lesquelles attirent encore plus l'attention sur cette tranche d'âge, laquelle à son tour va radicaliser ses réflexes de groupe, s'entêter dans sa revendication et, pour se consoler, consommer à qui mieux mieux, soulageant les parents complaisants de leur culpabilité.

Les racines de la violence et les difficultés de sa gestion

Le nœud du problème est là et pas ailleurs.

Et je vais montrer que le processus physiologique adolescent ne génère des problèmes que dans la mesure où l'éducation précoce n'a pas rempli son office.

Je l'ai déjà dit : tout ce qui n'a pas été correctement réglé dans la petite enfance, revient

en force à cet âge-là.

La violence, au sens que je lui ai donné de « force nouvelle qui fait irruption dans le corps sous l'effet de l'imprégnation hormonale » ne suscite en effet de problèmes, chez le sujet qui la vit, qu'en raison de son étrange soudaineté.

Si aujourd'hui, au lieu d'être acceptée, elle bouscule à ce point l'enfant que ce sujet a été jusque là, c'est seulement parce que cet enfant refuse désormais ni plus ni moins que de « grandir » et qu'il a pas mal de raisons pour justifier son refus !

En avançant ce fait, en disant les choses ainsi, je laisserais en quelque sorte entendre qu'il n'en aurait pas été ainsi de tout temps.

En effet !

Parce que ce qui est en question dans l'ensemble de ce processus, c'est la grande, l'éternelle, l'universelle dimension du statut mortel de l'humain. Une question très mal gérée aujourd'hui par les processus éducatifs parentaux.

Je m'en explique rapidement, quitte à éventuellement y revenir, pour ceux que ça intéresse, pendant le temps des discussions.

C'est déjà vers la fin de la première année que le nourrisson se perçoit comme mortel.

Et ce, en raison du fait qu'il se sent sur un mode suraigu immature et formidablement dépendant du bon vouloir de sa mère. Comme sa mère a toujours médiatisé le monde pour lui, il la décrète comme l'agent possible de sa mort. Il lui confère du coup une dimension de toute puissance si terrifiante qu'il n'aura pas d'autre choix que de dresser contre elle ce qu'il, croit être sa propre toute puissance.

Ce débat, éternel, universel, mais aux fondements erronés, a toujours été régulé par les pratiques éducationnelles classiques au premier chef duquel se situe la frustration.

La frustration est un processus qui se met en place quasi automatiquement du fait de la tiercité. Le père, tiers séparateur, brise la connivence du duo mère-enfant.

La frustration aboutit à la mise en échec de la toute puissance dont l'enfant imagine pouvoir faire usage. C'est elle qui met fin au débat erroné qui menaçait de s'instaurer et de perdurer.

Elle est par ailleurs un processus adaptatif grâce auquel l'enfant fait progressivement l'expérience d'un temps sans plaisir associé, d'un temps vide qui s'écoule sans que la mort tant redoutée ne survienne.

La collection des frustrations, jusques et y compris dans la traversée de la phase œdipienne, permettra peu à peu à l'enfant de s'inscrire solidement dans l'ordre sécurisant de son environnement et de se sentir pleinement vivant.

Or, depuis quelques décennies, nos sociétés ont tourné délibérément le dos à l'éducation classique. Elles n'ont plus soutenu la fonction paternelle – les pères sont invités à être des mères-bis – et elles ont érigé l'infantolatrie en valeur suprême.

Ayant hissé l'enfant au sommet de la pyramide familiale et ayant décrété qu'il ne devait pas cesser d'être comblé dès sa venue au monde, elles l'ont ancré en même temps dans l'usage stérile de sa toute puissance et dans sa perpétuelle angoisse de mort.

Elles l'ont privé, de ce fait, des mécanismes de défense qui lui étaient indispensables pour affronter à son heure le bouleversement adolescent.

Car qu'est-ce que la violence comme processus de défense, sinon un processus destiné à faire obstacle à la résurgence éventuelle de l'angoisse de mort ?

L'adolescent a toujours eu peur.

Peur de quoi ?

Peur de cesser d'être enfant et de devenir cet adulte qui l'est, adulte, quand il a enfin accepté son statut de mortel. C'est à dire quand il a accepté l'idée que la mort est le lot commun qui n'empêche tout de même pas d'avoir à vivre une vie. Ce qui explique qu'on puisse rencontrer des hommes et des femmes de 40 ans et plus qui n'en ont pas fini avec leur adolescence. Nos média, jamais en retard d'un concept n'ont-ils pas dit de nos sociétés qu'elles étaient *adulescentes*.

Or, aujourd'hui, l'adolescent n'a pas seulement peur.

Il fait peur.

Et il fait peur parce qu'il la brandit sa peur ! Et comme il rencontre en face de lui des adultes eux-mêmes engoncés dans leurs adolescences non dépassées et à qui il fait peur, sa peur s'accroît d'autant.

Au point qu'il n'a pas d'autre ressource que de sombrer dans l'agressivité, obéissant instinctivement au vieil adage qui enseigne que « la meilleure défense c'est l'attaque » .

Vous comprendrez, qu'ayant posé le problème en ces termes, j'ai hâte d'entendre les exposés suivant à commencer par celui du Professeur Charles Sultan.